CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 25ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 28 juillet 2021. « Gravité » par Angelin PRELJOCAJ

Quelle soirée ! Le Théâtre Antique de Vaison-la-Romaine, écrin de pierre millénaire au coeur de la Provence, a vécu un véritable choc chorégraphique. Pour le bouquet final de la 25e édition de « *Vaison Danses* », un anniversaire placé sous le signe de la résilience et de la joie retrouvée après une année blanche, c'est le génial chorégraphe Angelin Preljocaj qui avait été convié (en voisin !). Et il a offert à un public venu en nombre, conquis et émerveillé, sa dernière création d'une incroyable puissance : « *Gravité* ».

Preljocaj, fasciné depuis toujours par les notions de poids, de vitesse et de masse, orchestre une véritable réflexion sur cette force invisible qui nous relie à la terre. Mais son génie est de transformer cette contrainte physique en une source d'émotion et de beauté pure. La scène s'ouvre sur une image saisissante : des corps agglutinés, comme surgis d'un magma primordial, qui semblent lutter pour se libérer des abysses. C'est une promesse de transcendance qui est faite au spectateur, une invitation à un voyage où les corps défient l'apesanteur avec une grâce inouïe.

La pièce est un kaléidoscope de tableaux où se répondent l'ombre et la lumière, le noir et le blanc – magnifiquement soulignés par les costumes sobres et élégants d'**Igor Chapurin** et la lumière sculpturale d'**Éric Soyer** –, le féminin et le masculin, l'Orient et l'Occident. On y perçoit des clins d'œil malicieux, comme ces danseuses repoussant leurs partenaires d'une simple hanche, tout comme on est saisi par des moments de grâce collective, notamment sur les cordes enchanteresses d'un *concerto* de Bach, où la joie de vivre des interprètes est communicative. La technique, elle, est époustouflante – on retiendra cette image irrésistible des danseurs tournant leurs mains à une allure vertigineuse – mais elle est toujours au service de l'émotion et de l'intelligence du public.



Cette « *Gravité* » est aussi un formidable manifeste de la force collective. Les treize interprètes – six danseurs et sept danseuses – sont d'une maîtrise et d'une virtuosité exceptionnelles. Leur énergie commune, leur engagement total insufflent au spectacle une vie palpitante, qui culmine dans

un final d’anthologie. Sur le rythme obsédant du *Boléro* de Ravel, les danseurs se rassemblent en un cœur vivant qui s’ouvre et se referme, avant de s’étendre, allongés, tels des astres retombant sur la terre, ponctuant une réflexion profonde sur la solitude face au destin. C’est dans cette dernière image, où une danseuse en blanc tente de se dresser vers le ciel étoilé, que l’on mesure toute la poésie et l’espérance que Preljocaj a su insuffler à son œuvre.

Ce spectacle fut le point d’orgue éclatant d’une édition anniversaire qui avait réuni des compagnies prestigieuses, du **Béjart Ballet Lausanne** aux jongleries de la ***Cie XY***. Mais c’est bien « *Gravité* » qui laissera une empreinte indélébile dans les mémoires. Jamais la magie du lieu antique n’avait si bien résonné avec une œuvre aussi vaste, aussi humaine. Devant les **3000 spectateurs du Théâtre Antique**, les applaudissements nourris furent le plus beau des témoignages pour cette clôture qui restera sans nul doute comme l’un des plus grands succès du festival provençal !…

CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 25ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 28 juillet 2021. « Gravité » par Angelin PRELJOCAJ. Crédit photo. Jean-Claude Carbonne

CRITIQUE, festival. 75e FESTIVAL D'AVIGNON, Cours d'Honneur du Palais des Papes, le 21 juillet 2021. « Sonoma » par Marcos MORAU

Le 75e Festival d'Avignon a abrité, en ce 21 juillet, une soirée de grâce, dans la sublime Cour d'honneur du Palais des Papes. Sous une pleine lune complice, le chorégraphe espagnol Marcos Morau a offert avec *Sonoma* une expérience spectaculaire qui restera comme l'un des grands moments de cette nouvelle édition de la manifestation provençale. Le public, venu en ombre et debout, a ovationné longtemps ces neuf danseuses venues de Barcelone avec le collectif *La Veronal*.

Surgies de l'obscurité comme des figurines échappées d'une mystérieuse boîte à musique, les interprètes glissent sur le plateau, leurs longues jupes frôlant le sol, leurs corps désarticulés évoluant avec une précision fascinante. Leur gestuelle, à la fois héritée du folklore aragonais et résolument contemporaine, convoque l'ombre tutélaire de Luis Buñuel, dont Morau revendique haut et fort l'inspiration.

Le titre *Sonoma*, néologisme forgé par le chorégraphe, mêle le grec *soma* (le corps) et le latin *sonum* (le son) : tout un programme ! Car ici, le corps devient langage et la voix se fait matière. Les neuf interprètes ne se contentent pas de

danser : elles psalmodient des *Béatitudes* revisitées, poussent des cris primitifs, halètent, soufflent. Leurs corps sont des tambours, leurs voix sont des percussions. La musique de **Juan Cristobal Saavedra** tisse un dialogue envoûtant entre traditions espagnoles et sons électroniques, sur lequel flotte, comme une élégante virgule, une citation du *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Debussy.



La scénographie, sobre mais d'une efficacité redoutable, magnifie ce dialogue entre archaïsme et modernité. Au centre du plateau, une imposante croix de bois échouée comme une épave, que les danseuses enserrent de leurs cordages. Plus tard, des ombres géantes dansent sur les hauts murs du Palais, un incendie virtuel embrase une fenêtre, des jeux de lumières créent des tableaux d'une beauté saisissante. La palette en noir et blanc des costumes de **Silvia Delagneau**, tantôt robes de poupées traditionnelles, tantôt tenues virginales aux coupes impeccables, constitue l'un des ravissements visuels de

la pièce.

Mais *Sonoma* est aussi un spectacle d’une incroyable violence douce, une célébration de la résistance féminine. Ces neuf femmes, tour à tour poupées mécaniques, sorcières, guerrières ou jeunes filles en fleurs, déploient une énergie viscérale, une puissance animale qui subjugue. Leurs corps se tordent, se fractionnent, se répondent dans une chorégraphie millimétrée qui n’exclut ni l’émotion ni l’humour, comme en témoignent ces deux vieilles femmes aux grosses têtes de papier mâché ou cet inquiétant géant sans tête perdu sur le plateau. La dernière séquence, cathartique, restera gravée dans les mémoires : face au public, armées de grands tambours, les neuf danseuses martèlent un rythme effréné. Un cri puissant, primal, libérateur. Un appel à la vie qui résonne longtemps après que le rideau est tombé.

Avec *Sonoma*, Marcos Morau nous ensorcelle et nous emporte. Dans le décor grandiose de la Cour d’honneur, sa danse, fragile et puissante à la fois, a trouvé un écrin à sa démesure. Un moment de pur bonheur chorégraphique qui confirme le chorégraphe espagnol comme l’une des voix les plus singulières et les plus vibrantes de la danse contemporaine.



CRITIQUE, festival. 75ème FESTIVAL D’AVIGNON, Cours d’Honneur du Palais des Papes, le 21 juillet 2021. « Sonoma » par Marcos MORAU. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage

---

CRITIQUE, festival. 41ème

festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Théâtre de l'Agora, le 5 juillet 2021. « Deleuze / Hendrix » par Angelin PRELJOCAJ et la Compagnie Preljocaj

Au cœur de cet 41eéme édition du festival *Montpellier Danse* – après les chocs visuels et émotionnels provoqués par les créations de Sharon Eyal (avec « *Chapter III*«) et de Dimitris Papaioannou (avec « *Transversal Orientation* ») – la nouvelle pièce d'Angelin Preljocaj, présentée en création mondiale, « *Deleuze / Hendrix*« , a également été une véritable expérience sensorielle et intellectuelle, un spectacle audacieux dont le public est ressorti conquis, comme en ont témoigné les vives acclamations et les nombreux rappels qui ont salué la performance. Une ovation méritée pour une pièce qui, en mêlant la pensée du philosophe à la musique psychédélique du guitariste, a su créer un puissant hymne à la liberté et à la vie.

Sur la musique ***Purple Haze*** – et sur un plateau entièrement nu -, huit danseurs de la **Compagnie Preljocaj** s'emparent de l'espace avec une énergie libre et jubilatoire. Puis, la voix si singulière de **Gilles Deleuze**, extraite de ses cours à l'université de Vincennes dans les années 1980, prend le

relais. Le chorégraphe, en véritable grand orchestrateur, crée un dialogue fascinant entre ces deux univers a priori antinomiques. À la guitare survoltée et sensuelle de **Jimmy Hendrix**, qui incarne la révolte et le désir charnel, succède la voix posée et empreinte d'humour du philosophe commentant l'*Éthique* de Spinoza...



Ce choc des contraires est le moteur même de la pièce, où chaque séquence dansée fait écho aux concepts du philosophe. Les corps, puissamment éclairés par le travail lumineux d'**Éric Soyer**, se font les interprètes de cette *pensée en mouvement*. On voit les danseurs incarner les *parties extensives* dont

parle Deleuze, se chercher, se lier et se repousser dans des duos d'une sensualité torride. La présence de la danseuse **Clara Freschel**, enceinte jusqu'au bout des ongles, donne à cette réflexion sur le cycle de la vie, de la naissance à la mort, une dimension bouleversante. Soudain, un silence, et sur la *Partita n°2* de **Bach**, un duo suspendu et d'une grâce infinie élève le propos vers une forme de transcendance.

Si l'association peut sembler risquée, Preljocaj en fait un savant équilibre. Il ne s'agit pas de philosopher par la danse, mais de faire ressentir l'intensité d'un rapport au monde. Comme l'évoque la presse, la juxtaposition des séquences, entre l'esprit de *Woodstock* et l'idéal de l'Université de Vincennes, pourrait paraître lassante, mais le chorégraphe sait ménager des moments de grâce et de rigueur qui renouvellent sans cesse l'intérêt. Le résultat est une œuvre exigeante et d'apparence parfois austère, mais constamment adoucie par la poésie de la voix de Deleuze et la sensualité des corps.

Deleuze / Hendrix s'avère une expérience totale qui parle à la fois à l'intellect et aux sens, une réflexion en mouvement sur ce qui fait la puissance et la joie d'une vie. Un spectacle très fort qui, par sa beauté rare et sa grande exigence, aura marqué cette 41ème édition de *Montpellier Danse* !

CRITIQUE, festival. 41ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Théâtre de l'Agora, le 5 juillet 2021. « Deleuze / Hendrix » par Angelin PRELJOCAJ et la Compagnie Preljocaj.
Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. 41ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 2 juillet 2021. « Transversal Orientation » par Dimitris PAPAOIANNOU

Quel spectacle ! Nous sommes sortis abasourdis de « *Transverse Orientation* » du chorégraphe grec Dimitris Papaioannou, présenté le 2 juillet à l'Opéra Berlioz, dans le cadre du 41ème Festival *Montpellier Danse* – seulement quelques jours après sa création mondiale au TNP de Villeurbanne (dans le cadre de la 19ème Biennale de Danse de Lyon). La pièce a littéralement enflammé un public venu en nombre, offrant une expérience sensorielle d'une intensité inouïe.

D'emblée, on est saisi par la puissance des images. Sur un plateau d'une blancheur immaculée, des figures énigmatiques coiffées de ballons noirs oscillent comme attirées par une lumière vacillante. Ces silhouettes fantomatiques, presque comiques dans leur maladresse, plantent le décor : nous voilà plongés dans un univers absurde et poétique, à la croisée du théâtre plastique et de la danse la plus viscérale.

Dimitris Papaioannou, formé aux arts plastiques, aborde la scène comme un tableau vivant. Chaque séquence est une composition soignée jusqu'au moindre détail, un tableau baroque qui interroge nos sens et notre rapport au monde. On y croise des figures mythologiques revisitées, comme ce taureau d'une incroyable réalisme, manipulé par les danseurs avec une dextérité stupéfiante. La bête, tour à tour menaçante et docile, devient le symbole d'une nature indomptée que l'homme tente d'apprivoiser, sans jamais tout à fait y parvenir.



Car c'est bien de cela qu'il s'agit : une exploration des désordres du monde, des jeux de pouvoir, de la filiation et de la lutte éternelle entre l'ancien et le nouveau. Papaioannou convoque la Grèce antique, ses mythes et sa statuaire, pour interroger notre humanité contemporaine. Les corps nus, magnifiques, sont exposés sans pudeur, non pas pour choquer mais pour révéler l'essence même de l'être. Comme l'explique le chorégraphe, c'est l'héritage de la statuaire grecque qui l'inspire : la sensualité et la spiritualité passent par le corps absolument nu. Sur scène, les danseurs, huit interprètes internationaux, deviennent des matières vivantes que l'artiste modèle et malmène. Ils sont projetés dans des situations extrêmes, escaladent des blocs de polystyrène, plongent dans l'eau, se heurtent à des murs invisibles. La nudité est utilisée comme

un moyen d’expression puissant, renvoyant à l’héritage des statues antiques.

L’humour n’est jamais loin, souvent grinçant, toujours salvateur. On sourit devant les mésaventures de ces hommes en costumes, empêtrés dans des situations absurdes. On rit de ces blocs de polystyrène qui s’écroulent en cascade, des jeux de mains qui deviennent des langues de taureau, des transformations burlesques. Ce sens du décalage rend le propos plus percutant, plus humain aussi. La musique de Vivaldi, magnifiée par le travail sonore de *coti K*, soutient ce long rêve éveillé de deux heures. Elle crée un contrepoint poignant aux images parfois sombres, parfois lumineuses. Le spectacle alterne alors entre grâce absolue et tension insoutenable, nous laissant tour à tour émerveillés, mal à l’aise, transportés. La scénographie, signée **Tina Tzoka** et **Loukas Bakas**, est un personnage à part entière. Les murs se déplacent, le sol se dérobe, l’eau surgit, créant un espace en perpétuelle métamorphose. Ce travail sur la matière est remarquable : le décor devient un terrain de jeu et de conflit, se déconstruisant sous nos yeux dans un final apocalyptique où le plancher se soulève pour révéler une nappe d’eau.

Transverse Orientation est une œuvre d’art totale, un spectacle qui ne peut laisser personne indifférent. Papaioannou, avec une maîtrise confondante, nous offre un moment de théâtre exceptionnel. On sort de la salle ébranlé, les yeux pleins d’images, l’esprit habité par ces questions fondamentales sur notre place dans le monde. Une réussite éclatante qui marquera durablement l’histoire pourtant déjà longue et glorieuse du festival *Montpellier Danse !*



CRITIQUE, festival. 41ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 2 juillet 2021. « Transversal Orientation » par Dimitris PAPAOIANNOU

CRITIQUE, festival. 41ème

festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 1er juillet 2021. « Love – Chapter 3 » par Sharon EYAL et Gai BEHAR (et la Compagnie L-E-V)

Ouvrage fondateur du genre opéra, l'Orfeo de Claudio Monteverdi (1607) offre par la maîtrise de l'écriture musicale en fusion totale avec le poème du livret d'Alessandro Striggio, un équilibre exemplaire entre musique et texte. L'ouvrage est d'autant plus essentiel qu'il met en scène la musique elle-même et par la voix du chanteur, le pouvoir incantatoire du verbe devenu geste musical.

CRITIQUE, danse. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 27 février 2019. « The Great Tamer » par Dimitris PAPAOIANNOU

Après avoir fait le tour du monde et suscité

l’enthousiasme des publics new-yorkais, londoniens ou parisiens, *The Great Tamer* de Dimitris Papaioannou a posé ses valises au Grand-Théâtre de Provence d’Aix, pour une représentation qui restera comme l’un des grands moments de la saison 2018/2019.

Au lever du rideau, un homme en costume, seul sur une scène recouverte de larges panneaux gris, se dévêt avec une lenteur cérémonielle avant de s’allonger, offert et vulnérable. Ce qui s’ensuit relève déjà du pur théâtre visuel : un second interprète le recouvre d’un drap blanc, un troisième soulève une plaque du sol et la laisse retomber, le courant d’air ainsi créé soulevant le voile qui protège le corps nu. Et ce geste de dévoilement, repris en une litanie obstinée, installe d’emblée le motif central de l’œuvre : la vie humaine comme un perpétuel jeu de dissimulation et de révélation, où l’histoire, en recouvrant les traces du passé, ne les efface jamais tout à fait.

Ce qui frappe d’emblée, c’est la puissance évocatrice d’un spectacle qui semble suspendre les lois du temps et de la logique. Sur la mélodie lancinante et déconstruite du *Beau Danube bleu* de Johann Strauss, revisitée par **Stéphanos Droussiotis**, les tableaux s’enchaînent dans une cohérence onirique. La scénographie signée **Tina Tzoka**, véritable héroïne de la soirée, se révèle être un terrain de fouilles archéologiques intérieures : les panneaux s’ouvrent, dévoilant tour à tour une jambe, un bras, un torse qui s’animent pour recomposer des corps hybrides, des créatures qui titubent entre deux mondes.

La culture européenne est convoquée avec une intelligence jubilatoire. Une évocation saisissante de *La Leçon d’anatomie* de Rembrandt vire soudain au festin cannibale, tandis que des allusions à la Grèce antique – un Narcisse jouant avec son

reflet, le mythe d’Orphée et d’Eurydice – traversent la pièce comme des échos lointains. Papaioannou, formé aux arts visuels, manie la référence savante avec une légèreté qui désamorce toute prétention, préférant la poésie à l’érudition gratuite.



Les dix interprètes, danseurs et circassiens de l’absurde, déploient une virtuosité physique stupéfiante au service d’une esthétique de la métamorphose. On les voit former un être unique fait de membres disparates – ici un torse féminin prolongé par des jambes d’hommes, là un corps qui explose en plusieurs parties rampant chacune de son côté. L’acrobatie se fait langage, le cirque se fait philosophie. Parmi les moments d’anthologie, le public aixois a retenu son souffle devant la scène de l’astronaute dont la respiration amplifiée déchire le silence, avant qu’elle ne fouille le sol pour en extraire un corps nu, telle une naissance inversée. Ou encore, ce saisissant tableau final où une pluie de flèches dorées

transperce le plateau, se transformant en un champ de blé ondoyant sous les yeux médusés des spectateurs, avant de révéler un squelette que les danseurs exhument comme ultime témoignage de notre condition mortelle.

The Great Tamer dure cent minutes sans entracte. Cent minutes d'une lenteur assumée, qui finit par devenir une expérience méditative autant que spectaculaire. Car si l'œuvre est hantée par la mort – ces corps enfouis, ce squelette final – elle est aussi, paradoxalement, une vibrante célébration de la vie. Le spectacle s'achève sur un homme soufflant sur une feuille d'aluminium pour la maintenir en l'air, fragile métaphore d'un souffle vital que l'art s'emploie à perpétuer.

Avec *The Great Tamer*, Dimitris Papaioannou prpopose au public un voyage dans les limbes de notre humanité, où l'humour côtoie la mélancolie, où le grotesque frôle le sublime.

CRITIQUE, danse. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 27 février 2019. « The Great Tamer » par Dimitris PAPAOIANNOU. Crédit photographique (c) Julian Mommert